REVERIES.

XXXIII

Autrefois, dans la rue Royale, il y avait (il y a encore, mais modifiée) une maison à deux corps de logis L'un, donnant sur la rue, possédait au rez-de-chaussée deux logements, dont l'un était occupé par un dentiste qui disparut subitement, abandonnant ses instruments et ses meubles, ce qui fit supposer qu'il avait mis fin à ses jours dans le Mississipi,—son corps n'ayant pas été retrouvé.

L'autre logement donnait salle à un atelier de modiste, où travaillaient comme des abeilles quelques jolies filles aussi modestes que laborieuses, détail qui nous a paru digne de remarque.

Puis venait une très vaste cour qui se terminait par une double rangée de sept chambres. A celles du premier étage habitaient sept jeunes gens que le hasard avait réunis dans cette garçonnière, et qui, après une courte fréquentation, devinrent des amis d'autant plus intimes que leurs situations financières étaient semblables.

Le plus âgé n'avait pas trente ans. Tous étaient gais et sans le sou, mais gagnaient largement leur vie et voyaient, dans les affaires, des espérances qui, pour quelques-uns, devinrent de magnifiques réalités.

Ces jeunes philosophes mirent en commun leur joyeuse intelligence pour organiser un amusement ayant pour but de tuer le temps pendant les longues soirées d'hiver. Ils pesèrent d'abord comme principe que le jeu et le beau sexe seraient exclus de leurs réunions. Ils virent dans cette réserve le seul moyen de conserver la paix, qui ne peut exister que dans la sagesse et l'absence des passions.

Dans leur projet, ils n'eurent pas pour objectif unique de s'égayer eux-mêmes, ils voulurent aussi distraire un pauvre invalide qu'un accident avait, depuis des mois, cloué au lit, mais qui, malgré ses souffrances, retrouvait des instants de bonne humeur.

Il était, d'ailleurs, très spirituel, et ses saillies de malade provoquaient l'hilarité de ses camarades. Il possédait une fort agréable voix de ténor dont il aimait à se servir, et comme il avait beaucoup fréquenté le théâtre, son répertoire se composait des morceaux les plus célèbres des grands opéras.

Pauvre Etienne .... que ton souvenir a de charmes! Jamais homme bien portant ne vers dans nos cœurs autant de bonne et franche gaieté!

* *

C'est donc autour de son chevet que les réunions devaient se tenir. Il s'agissait maintenant d'aborder deux décisions sérieuses: la première ayant trait au nom de la Société.

Après des débats divertissants, on s'arrêta, d'un accord fraternel, à ce titre significatif: "Cercle des Déçavés". Quelqu'un avait suggéré, mais sans succès: "Club des Sept Sages".

Il fallait ensuite—problème ardu!—choisir le genre de divertissement destiné à remplir les séances. Cette grosse question donna lieu à une étude assez intéressante sur le caractère humain.

En passant en revue leurs amis, les Déçavés leur découvrirent un tic, une habitude invétérée, ou une manie. Ce lui ci se tortillait éternellement les moustaches; celui-là se passait sans relâche la main dans les cheveux; cet autre ramenait avec persistance dans le droit chemin sa cravate rebelle; un autre, enfin, se grattait les oreilles ou le nez.

De même dans le langage; chacun avait une expression favorite qu'il mettait à toutes les sauces, et qui, placée à contre-sens dans la phrase, ne signifiait rien du tout, ou formait un barbarisme ridicule.

Et faisant un retour sur eux-mêmes, les membres du Cercle s'aperçurent qu'ils n'étaient pas exempts de ces travers. Tous, sans s'en douter, avaient leur petite manie; ils émaillaient leurs discours de répétitions amusantes.

—Voilà notre affaire! s'écria Etienne; il nous sera défendu sous peine d'amende de nous servir de certains mots qui reviennent trop souvent dans notre conversation. Il sera permis d'y ajouter les cheveux, les moustaches, la cravate, le nez et les oreilles pour ceux d'entre nous qui ont l'habitude de les tourmenter.

—Et avec les amendes que feronons? demanda Ernest.

—Un banquet, répliqua Etienne. Ce sera le premier de notre vie; et je serai, quant à moi, très heureux de ne pas mourir avant de m'être,—une fois tout au moins—léché les lèvres d'un tas de bonnes choses. Nous ne connaissons guère le champagne que de réputation; nous aurons la l'occasion de faire avec cet aristocrate une connaissance plus intime.

Tout le monde applaudit.

Ernest déclara que toute Société qui se respecte élit un bureau, c'est-à-dire des officiers chargés des intérêts de l'association, et qu'il était d'avis de suivre la tradition.

La réunion opina du bonnet.

On nomma président Franciaque, le membre le plus chétif et le plus piètre parleur de la bande: c'était généreusement rendre hommage à ses qualités.

Victor, Pierre, Etienne eurent chacun une vice présidence; on avait remarqué qu'ils avaient le physique de l'emploi. Le secrétariat échut à Paul, expert à la plume, et la trésorerie à Ernest, financier en perspective.

Il restait un septième membre qui devait représenter l'assemblée générale; mais, après réflexion, comme ce simple secrétaire aurait eu, à lui seul, plus d'autorité que tout le bureau, on lui infligea une fonction: on bombarda Joseph "maître des cérémonies" et de singulier Cercle n'eut que des officiers.

* *

Les Déçavés se mirent vite en besogne. Le côté comique du délassement était de donner à la conversation un tour qui amenât sur les lèvres de chacun le mot de prédilection.

Ce fut Etienne qui ouvrit le feu:

—Il y a, m'a-t-on dit, dans la rue du Canal, de magnifiques pêches....

—Il faut que je m'en "paye"! interrompit Ernest.

—A l'amende! vociféra l'assemblée, en éclatant de rire. Ernest venait d'être pris au trébuchet. C'était le mot *paye* qu'il lui était défendu de prononcer.

—L'été sera très chaud cette année, continua Etienne, sans avoir l'air de rien.

—C'est bien "possible", hasarda Franciaque sur un ton dubitatif.

Et la réunion repartit d'un second éclat de rire, en criant: à l'amende! L'innocent Franciaque venait de tomber au piège.

—Le fameux Von Sachet a fait encore de ses fredaines, murmura Ernest, qui voulait prendre sa revanche.

—Il finira par se faire "pincer", répondit Etienne.

L'assemblée le salua d'un immense applaudissement; il venait lui-même—le fieraud!—de se faire *pincer* avec son expression interdite.

Mais le plus malheureux des Déçavés fut, sans contredit, Joseph. Alsacien de naissance, il avait, en parlant français, un accent tudesque des plus prononcés. On lui avait dit que, pour être tout-à-fait bon Français, il lui manquait de parler correctement notre langue, et qu'en allait, en réformant sa prononciation, lui fournir l'occasion de l'apprendre.

Joseph avait d'abord protesté, en s'écriant:

—Mais chamais che n'y barfiendrai!

Cependant, cette excellente pâte de gros homme décida d'en prendre son parti. Pendant plusieurs soirs, on le mit à la torture. Il n'osait plus parler.

—Fous me rentez malheureux! soupirait-il. Che ne bois bas me revaire à mon âbe.... Tonnez moi au moins le demps de brêharer mes rêbliques.

Il fut par garder un mutisme complet. On lui imposa, comme compensation, l'obligation de faire un discours au banquet. A cette condition, on consentit à lui rendre une grande partie de ses amendes, trop nombreuses, d'ailleurs, pour son bourseiaut.

* *

Souvent, ces intéressantes réunions finissaient par du chant ou un peu de musique. Joseph jouait du violon; Etienne, avec ses lèvres, imitait à ravir la trompette; Paul battait la mesure sur un chapeau à haute forme.

Aux sons de cette harmonie bizarre, les jeunes gens se levaient tout à coup de leurs sièges, se livraient à la danse—l'un exécutant "un cavalier seul", l'autre, dans une valse, pressant délicatement la taille de son camarade.

Puis, on allait se coucher, et l'on dormait du sommeil du juste, les plaisirs de la soirée n'ayant laissé dans l'âme aucun remords.

Un soir, Ernest, le trésorier, prit la parole:

—Messieurs, dit-il, notre caisse est au complet. J'y trouve la chiffre prévu. Nous nous sommes fixé, si j'ai bonne mémoire, la somme de quarante dollars. Elle y est. Il s'agit maintenant de choisir la date du banquet.

On prit un samedi, et l'on désigna le restaurant du "Pèlerin".

Etienne avait suffisamment recouvré la santé; rien ne s'opposait à la ripaille. Chacun se trouva au rendez vous en habits de fête et les deuts aiguisées.

On fit bonheur—cela va sans dire;—un menu très délicat et fort abondant, d'ailleurs. Le champagne n'y fut pas oublié. On le but lentement, en fervents admirateurs, par petites gorgées pour prolonger le plaisir. On put même remarquer qu'on le dégustait avec une volupté mêlée de regret, comme on serre la main à quelqu'un que l'on n'espère plus revoir de longtemps.

Au dessert, Joseph voulut exécuter sa promesse d'un discours.

—Messieurs, débuta-t-il, fous auriez bu joisir un orateur bius éloquent que moi, mais bas bius regonnaissant. Fous m'afez gorriché te mou accent hallemand: c'être un pieufait que che n'ouplierai chamais....

Un éclat de rire homérique l'interrompit.

On se leva de table, les yeux brillants et la tête un peu lourde.

Le "Cercle des Déçavés" avait vécu. Il avait duré dix mois.

* *

Que sont devenus ces membres? Ils sont tous morts, à l'exception de celui qui écrit cet article.

Tous sont morts relativement jeunes, les uns après avoir fait fortune, les autres encore en train de l'édifier,—tous ayant tenu, dans les professions ou le commerce, une place honorable.

O chers amis, que vous vous êtes souvent revenus à la mémoire!

Etienne, ce type du philosophe sans-souci, après avoir traîné une existence douloureuse, rendit un beau matin son dernier soupir, le sourire aux lèvres, au milieu d'une saillie qu'il ne put terminer et où il narguait la vie.

Joseph que nous rencontrions parfois après que, pour se marier, il eût quitté la garçonnière, nous disait, en faisant allusion au Cercle:

—Nou, foyez-fous, che gonserferai douchours mon accont, car il faut être te son bays, et c'être à mon barler, seulement gu'on tefine que che suis Alsacien.

La vérité est qu'il avait essayé, mais en vain, de s'en défaire.

Avec Ernest, nous faisions, le dimanche, des parties de chasse qui servaient de simple prétexte à un excellent déjeuner sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre bien touffu.

Quant au gibier, il faut avouer qu'il représentait le calet de nos soucis, et qu'il peuplait médiocrement nos gibecières, beaucoup plus lourdes au départ qu'au retour.....

O nos chers amis! Souvent, le soir, lorsque tout est silencieux et désert, vous nous apparaissez avec vos bons visages; pour notre esprit, vous revivez; il nous semble entendre vos voix; nous vous revoyons au Cercle, riant aux éclats.... et tout cela nous rend, pour un instant, notre jeunesse qui n'est plus qu'un lointain souvenir!

Nous nous sommes souvent demandé ce qu'est la vie sans l'amitié.... Une chose froide et triste,—un drame court, mais bien lugubre,—une détestable plaisanterie.

La mort semble inspirer moins d'horreur lorsqu'elle compte déjà dans son royaume des camarades qu'on espère y retrouver.

A tous ces chers disparus, nous avons dit: au revoir!

Nous les ramenons par la pensée dans ce monde, en attendant qu'ils nous reçoivent dans l'autre.

La séparation est ainsi moins cruelle.

FRANÇOIS TUJAGUE.

DONIZETTI.

A propos d'une reprise de "Don Pasquale."

Il y a quelques semaines, j'assistais à une représentation de la *Valkyrie*, écrit le Prince de Valori. Je suivais avec joie ce libretto, devenu un nouveau catéchisme de persévérance pour les abonnées de l'Opéra! A mes côtés se trouvaient deux jeunes gens. L'un d'eux, malgré les cris de *lalahiton* poussés par la belle Mlle Bréval, s'était endormi; tout à coup, son compagnon lui frappa sur l'épaule: "Tâche donc de ne pas dormir, lui dit-il, on va te prendre pour un imbécile."

On le voit, il faut avoir l'âme revêtue du triple airain d'Horace pour s'aventurer sur l'océan wagnérien monté sur un frêle esquif italien; j'aurai ce courage, dussé-je être traité comme mon voisin, le jeune dormeur.

Je n'analyserai pas la partition exquise de *Don Pasquale*, je dépose seulement mon modeste hommage sur la mémoire du plus passionné, du plus pathétique des musiciens, de celui qui, Alfred de Musset du drame musical, a le mieux rendu les combats de la chair et du cœur.

* *

J'ai dit qu'il fallait du courage. Ceux qui suivent les mouvements de la musique qui lisent les comptes-rendus de la critique, le comprendront. Quand on a entendu affirmer que la *Muette de Portici* est "dénuée de musique", que Rossini aurait été sage en ne composant que le *Barbier* et *Guillaume Tell*, que l'*Ouverture du Pardon de Ploërmel*, est "plus bruyante que musicale", lorsque d'aussi fabuleuse assertions ont été imprimées, on s'imaginera avec quel dédain on m'entendra affirmer que Donizetti est un très grand homme de musique.

Donizetti fut un des quatre grands musiciens italiens de ce siècle: Rossini, Donizetti, Bellini, Verdi. Ce fut lui qui approcha le plus près du rang suprême qu'occupe avec Mozart et Gluck, Rossini.

Donizetti a même une supériorité sur Rossini: il a mieux parlé la langue de l'amour. Il n'aurait pas su traduire en musique *Lucie de Lamermoor*. Un seul homme pouvait le faire; Donizetti. Ni Rossini, ni Mozart, ni Gluck n'auraient réussi. Musicalement parlant ils auraient écrit une partition peut-être supérieure; pas un d'eux n'aurait su pleurer les pleurs de Lucie et de Ravenswood.

Mozart est larmoyant, mais ne pleure pas; Gluck, lui, toujours majestueux, a des douleurs aux gestes académiques; le doux Bellini a, comme Chopin, les rêves élégiaques et les pressentiments d'André Chénier. Plus magnifique, plus génial que Donizetti, Rossini n'a jamais été amoureux. Le prodigieux musicien fait parler l'amour, il ne l'a pas ressenti; il en a éprouvé les béatitudes, il n'a pas éprouvé ses souffrances. Donizetti a souffert, et la postérité souffre avec ses cantilènes sublimes; et c'est là sa gloire.

Donizetti a, comme Rossini et Mozart, le double génie du sarcasme et de l'enthousiasme. Il ne les égale pas, parce que, moins génial, il n'a pas entrevu ces régions inconnues où le divin Sanzio a deviné l'élan du Thabor et la vision d'Ezéchiel.

Ce qui assure la royauté absolue de Rossini est ceci. Il n'est pas un artiste, un littérateur, un musicien qui, aux deux pôles du son art, ait composé deux chefs-d'œuvre d'une égale immensité: le *Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*. Pas une des comédies de Shakespeare n'est égale à *Hamlet* ou à *Roméo et Juliette*. Le *Menteur* ne vaut pas *Polyeucte*, les *Plaideurs* sont loin d'*Athalie*. En musique, les *Noces de Figaro*, du Beaumarchais à l'eau de rosé, ne valent pas *Don Juan*, *Don Pasquale* ne prétend pas à la gloire de *Lucie*.

Pour d'autres raisons, le génie de Rossini prime celui de Donizetti.

Rossini n'a parlé la langue de l'amour qu'une fois; mais cette fois-là il a dépassé son rival, lorsque, confondant dans un cri surhumain l'amour divin et l'amour humain, l'amour de la mère, l'amour de Magdeleine et celui de sainte Thérèse, il a poussé le sanglot stupéfiant: *Et inflammatus!*

Rossini et Donizetti ont écrit des operas bouffes. Rossini, seul, a été le rival de Molière, le triomphateur de Beaumarchais. Il a même vaincu une fois Molière. Il n'est pas une scène du *Tartuffe* qui atteigne la profondeur, la sublimité de l'air de la *Calomnie*.

Enfin on peut discuter le système des roulades et des vocalises de la première manière de Rossini; on peut lui reprocher d'être gai quand il faudrait être triste, mais jamais d'être vulgaire. Précisément, comme dans la manière de Chopin, qui, au moment où l'inspiration lui échappe, marque sa pauvreté par la pluie des gammes syncopées, Rossini, avec sa mathématique musicale, évite de tomber dans le commun. Donizetti, malheureusement—la *Lucie* exceptée—s'est abandonné souvent à des trivialités. Même dans les *Martyrs*, après ce *septuor* absolument divin qu'il a dû composer en songe, transporté au ciel aux pieds de l'Agneau de Dieu, il abaisse son génie à des motifs de guinguette et de musique de barrière.

Mais ces défaillances-là, ils en ont tous. Pour diminuer les Italiens dont Mozart, d'après Beethoven, est le véritable chef, on a inventé la *scie* de défier outre mesure Gluck. Gluck est un des cinq ou six géants du drame musical; mais je défie qu'on me prouve que faire danser Pluton, aux *Champs-Elysées*, sur un air de menuet Louis XV, ait le sens commun. Si Rossini ou Meyerbeer, dans leurs incomparables ballets, avaient commis de pareils anachronismes, quels *tolle* n'auraient-ils pas provoqués?

Cette ritournelle qui annonce qu'Orphée qui se pâme sur le cadavre d'Eurydice va pleurer pour de bon, est-elle donc selon les règles et la dogmatique de Wagner?

Je citerai, à cette occasion, un blasphème musical. Il a droit à toûs les honneurs de la publicité.

Un compositeur très en vue discutait sur *Guillaume Tell*, que Wagner qualifie de "divin opéra" avec un confrère. Tous deux écharpaient l'œuvre du géant. A la fin, le moins enragé dit à l'autre: "Mais enfin, il y a du moins le *trio*." Le compositeur riposta: "Y tenez-vous beaucoup?

Oui, cher monsieur, nous y tenons beaucoup; car là, nouveau Raphaël entrevoyant dans son génie les transfigurations et les visions divines, il a aperçu sur les sommets des Alpes trois Suisses dans la plus sublime débauche de patriotisme qui fût jamais; parce que les trois trios successifs de *Guillaume Tell* sont les degrés immortels qui l'ont conduit au septième ciel de l'art et de l'inspiration; parce que pressant dans ses bras de géant les lacs, les montagnes, les bois de l'Helvétie, il les a promenés triomphalement à travers le monde.

Je n'apprendrai rien à personne en rappelant que Donizetti à écrit plus de soixante partitions, dont les plus connues sont: *Lucie, Lucrezia Borgia, Anna Bolena, les Martyrs, Don Sébastien, la Favorite, la Fille du Regiment, l'Elisire d'amore, Don Pasquale*.

Le rival de Donizetti dans le drame musical fut longtemps Bellini; tous deux sont placés à droite et à gauche du triangle lumineux dont Rossini occupe le sommet. Oreste Pylade de la musique, ils s'aimèrent, s'entr'aidèrent, se soutinrent jusqu'à la mort.

Ce fut Donizetti qui décida Bellini à composer un opéra: *Bianca et Fernando*, tout baigné des larmes versées aux pieds de Maddalena Fumaroti, la Beatrix du cygne de Catane. Donizetti triomphe, à la Scala, dans *Anna Bolena*, et Bellini se jette dans ses bras. Bellini l'emporte à Paris dans *I Puritani*. Donizetti s'écrie: "Je savais bien que tu étais mon professeur!" Et pendant ce temps, le "divin génie," comme l'ont appelé Meyerbeer et Richard Wagner, Rossini sourirait comme un père qui encourage ses fils, l'espoir de sa race.

"Je vous en prie, écrit Rossini à un de ses amis, ne me dites jamais rien contre Donizetti, c'est un très grand musicien et je l'aime comme un frère."

Donizetti, écrivait Verdi, a quitté Paris couvert d'un manteau de gloire qu'on ne saura lui ravir."

Comme je l'ai annoncé, je ne dirai rien de *Don Pasquale*. Ce fut le triomphe d'Adelina Patti. Maurel qui, dans la fête qu'il vient d'offrir à Mme la princesse de Metternich, a été superbe, était délicieux dans la romance de *Don Pasquale*. *Bella si come un angelo*.

En quittant l'Opéra-Comique, ce soir, chacun fredonnera une sérénade adorable. On la dirait commandée par un Abencerrage pour être chantée sous les fenêtres de dona Bianca. Le murmure des jets d'eau, le chuchotement de la brise, le parfum des fleurs se mêlant aux libellules de l'air l'accompagneront.

Donizetti repose à Bergame, sa patrie. Il est mort de la maladie de sa Lucie. Le génie, l'amour, le travail avaient pris leur revanche. Les 12, 13, 14 septembre 1876, on transporta ses cendres dans l'église de Sainte-Marie-Magdeleine. On y exécuta la cantate de Ponchielli.

Il est bien là sous les ailes de cette Marie, sœur de Marthe, qui versa sur les pieds de Jesus les parfums d'un beau vase et à laquelle il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé. Il est bien là, le maestro qui a fouillé la passion et l'amour jusqu'au fin fond de leurs entrailles. Nos grands musiciens passeront avec dédain devant sa tombe. Qu'est-ce que le passé, quand l'avenir nous appartient? Soit; mais puisque les divines harmonies, les chastes mélodies des Cimarosa, des Mozart, des Rossini sont condamnées à mort, hâtons-nous d'en jouir, hâtons-nous de cueillir ces belles fleurs nées au pays du soleil, inclinons-nous vers leurs calices, enivrons-nous de leurs parfums et envoyons à Bergame une couronne avec ces mots:

O bell'alma innamorata!

Chronique du chiffon.

Quelques toilettes de saison suggérées à nos lectrices.

Une première en grosse battate blse brodée à l'anglaise de petites guirlandes à jour formant des cerises sur toute la robe, posée sur un transparent de taffetas beige. Chemisette pareille avec ceinture drapée en taffetas vert-de-gris très vif. Au cou, même draperie voilée de oréneaux de batiste blanche.

Chapeau toque de grosse paille blé mûr fleuri d'une guirlande de roses du roi avec leur feuillage. Ombrelle de moire verte à manche de bois vert avec tête de canard sculptée à bec et collier d'or.

Une reconde en linon écru très léger. La jupe ornée dans toute sa hauteur de rombreux entre-deux de valenciennes jaunis, bordés aux deux côtés d'une valenciennes naine. Cette jupe est flottante sur un dessous de taffetas vert chou. Corsage chemisette avec la même disposition; ceinture drapée et tour de cou en moire vert chou. Chapeau Lanoret très retroussé derrière en paille de bois blanche, garni d'un nuage de tulle noire avec panache noir. Petit panache noir jeté derrière en cache-peigne. Ombrelle pompadour sur fond rose de Chine.

Une troisième, un déshabillé Trianon de crêpe de Chine feuille de rose avec fichu Marie-Antoinette croisé et tombant bien à longs pans derrière. Des volants nuageux de mousseline de soie rose très froncés garnissent le fichu et le tour de jupe. Chapeau Lamballe en grosse paille de bois feuille de rose, garni de la traditionnelle guirlande de rose sans feuillage. Ombrelle de taffetas rose à grosses ruches de tulle. Un rêve d'élégance, de fraîcheur et de jeunesse.

Une quatrième en mohair gris poussière avec double rangée de petits carrés de guipure alternés dans le bas de la jupe. Chemisette de crêpe gris poussière plissé accordéon avec empiècement de mohair et grands jockeys de mohair incrustés de carrés de guipure. Ceinture en cuir Suède avec double serpent d'or orné de turquoises en bouc'e. Petite toque à bords de paille noire et fond de dentelle blanche. Un grand éventail de plumes de paon, aplati sur le fond, se relève pour former ailes de chaque côté. Cache-peigne de roses roses. Ombrelle de moire blanche avec entredeux de guipure.

UN

Portrait de Lachaud

Par Léon Gambetta.

Lachaud, le grand avocat qui a laissé en France, dans les annales de la cour d'assises de si éclatants souvenirs, va avoir sa statue à Troignac, petite ville de la Corrèze, où le célère orateur indiquaire vit le jour. Nous sommes heureux de publier ce portrait que Gambetta, au temps de ses débuts, traça de l'éminent confrère, dont il était le secrétaire. La Cicle offre ceci de particulier qu'il est le premier que signa Gambetta.

Il a le front haut, lumineux, lisse et rond;—la figure chaude, éclairée; —la joue puissante comme un Romain;—la lèvre large, saillante, avec un sourire de Gaulois raffiné;—la narine dilatée, bruissante, reposant sur un nez solide, aux attaches droites;—la bouche riche et ronde, qui rappelle celle qu'Horace enviait aux Athéniens, *ore rotundo*;—l'œil gros, rond, avec les paupières d'une mobilité méridionale; cet œil, un peu amolli au repos, s'illumine de clartés terribles et soudaines, rit avec une douce lueur, qui s'itise sur le cristallin et rayonne sur tout le globe;—des airs de tête pleins de majesté; la main courte, les doigts fins et potelés, la partie antérieure des doigts grasse, proéminente, rose, comme les Orientaux;—le bas de la main ovale, plein de ressort, quoique frappé de fossettes;—le corps droit, bien campé, avec un air d'agilité juvénile; l'embonpoint léger et plein de finesse des organisations spirituelles et voluptueuses.

Joignez à cela une voix merveilleuse de souplesse et d'étendue, un *mezzo-termine* entre le cor et la flûte, l'éclat et la délicatesse.

Quand la colère l'entraîne, il gronde, et le son se masse et sort en couches profondes, pénétrantes, claires jusque dans les tons les plus élevés, et puis redescend sans secousses, avec un aplomb merveilleux, aux notes douces, suaves de la sollicitation et de la plainte.

Quand la pensée est délicate, sa voix devient un murmure, un bruissement et reste perlée sans soubresauts; avec la prestresse la plus harmonieuse, il la replie dans une note des plus graves, qui laisse derrière elle comme une vibration de chauterelle. Quel divin instrument! quelles ardeurs et quelle délicatesse! un rapsode d'Ionie en serait jaloux. Cet homme-là a tout ce qu'il faut pour devenir l'avocat des passions.

Et il l'est devenu avec une sensibilité qui ne doit rien à l'art et qui a son foyer dans le cœur. Pour Me Lachaud, la nature a tout fait. Elle lui a donné la conscience qui éclaire, l'esprit qui charme, le coup d'œil qui éblouit, la simplicité qui explique, la sensibilité qui émeut, la passion qui entraîne, et, pour tout réunir et tout illuminer, l'action qui fascine, domine, dicte et commande. Oh! comme il connaît les profondeurs et les plaies de l'âme humaine, toutes les chutes, toutes les infamies! Il a descendu, marche à marche, ce ténébreux souterrain de l'existence contemporaine; il en a vu toutes les misères, toutes les horreurs, il a pesé toutes les hontes, trouvé tous les ressorts, scruté tous les mobiles, constaté toutes les causes; il a touché le fond de toutes les douleurs et de toutes les dégradations sociales.

Je suppose qu'arrivé là, il s'est pris de pitié, d'indulgence pour ces déchus; l'habitude et le cœur aidant, il a fini par regarder ces coupables comme des victimes et il est remonté miséricordieux à la surface de notre monde, et depuis ce jour-là, assis à leur côté, orateur providentiel, il plaide, il gagne leur cause.

J'irai jusqu'à dire qu'avant Victor Hugo, il avait vécu, parlé les *Misérables*; aussi, allez entendre l'avocat des passions à la Cour d'assises; il a inventé une nouvelle dialectique, que j'appellerai la dialectique romantique.

Il argumente à coups de pinceau. Il narre un fait et la narration seule l'explique: il invoque un principe, le commente, l'applique avec la verve d'un poète, sans rien lui enlever de sa vigueur rationnelle.

C'est un mari, qui a tué sa femme par jalousie; mais l'amant n'était plus là et le meurtre n'a pas d'excuse, dit le ministère public. Il faut le voir s'emparer du principe d'excuse légale, l'élargir, le dilater jusqu'à ce que, de proche en proche, de conquête en conquête, il couvre son client comme d'un bouclier.

Le fond même de son talent, c'est d'entrer à vif dans la situation du procès, d'éprouver la passion de l'accusé, de sentir toutes ses colères, d'embrasser toutes ses raisons, d'avoir la mémoire pathétique du fait et de crier grâce avec l'énergie désespérée du malheureux lui-même. Il met fièrement sur lui le filet de l'accusation, et comme ces athlètes de Rome, il le lacère, non maille à maille, mais par de larges déchirures: les lions doivent déchirer comme cela.

Quelques minutes lui suffisent pour tout voir, tout saisir, tout deviner. Voyez-le, il est là, assis à son banc. Pendant que l'avocat de la loi narre, presse, prouve, invective, conclut: lui, l'oreille tendue, l'œil tranquille, la main seule pleine de fièvre, hachant à coups de canif une plume égarée sous ses doigts, il reçoit tous les coups en pleine poitrine, il les compte; tout à l'heure il les rendra avec l'usure du génie. Il regarde en face l'adversaire, et l'on dirait que c'est l'adversaire qui provoque en lui une réfutation intérieure et subite. Sa plus grande puissance va bientot éclater: cette parole souveraine, excitée par la chaleur du débat. Car c'est là, à l'audience, qu'il crée, qu'il invente, qu'il petrit et qu'il donne la vie à son œuvre.

Il n'est gêné par aucun souvenir, rien d'apprêté, rien d'ajusté d'avance; loin de lui les tablettes! N'a-t-il pas la grande fée à son service, l'inspiration? Son esprit n'est nullement obsédé par la composition préalable; il y a seulement en lui préméditation, et non préparation: il a pensé, voilà tout. On pourrait dire de lui ce qu'un esprit ingénieux disait de Phocion: "Sa mémoire n'est pas celle des phrases et des mots: c'est surtout une vive sensibilité qui retient toutes les impressions qu'elle a reçues, retrouve subitement toutes les idées qui l'ont frappée, et se ranime plutôt qu'elle ne se ressouvient."

Je n'ose dire, en parlant de ses audaces et de ses moyens d'action, qu'il est le plus habile des orateurs du grand criminel; ce mot d'habileté me répugne. Cependant, quel nom lui donner! Hé bien! il a la suprême intuition de l'utile, et parfois il emploie des ressources sublimes, qui donnent le vertige. En cela, il ressemble à ce grand cœur qu'on appelait Shakespeare. Si l'accusé, qu'il a pris sous sa large main, est un de ces hommes souillés et terribles, qui effrayent et qui attirent, comme toute chose étrange, il saura dans une marche audacieuse le saisir, l'enlever, le porter lui-même sur le bord de l'abîme, prêt à l'y laisser choir. Mais d'un geste il vous en indique toute la sombre profondeur, vous reculez effrayé. Tout à coup l'orateur redresse la tête, relève l'accusé, l'explique, le transfigure, il pleure, il attendrit et l'homme est sauvé: car sur le bord du précipice et à côté du maître se dresse la clémence, cette justice du cœur qu'une grande voix impose toujours aux grandes âmes....

MORT DE JOSÉPHINE.

C'était une créole née en 1763 à la Martinique et fille du comte Tascher de la Pagerie; elle avait épousé en 1779 le vicomte de Beauharnais, né lui-même en 1760 à la Martinique, en eut un fils et une fille, et en 1783 se sépara de lui. La Terreur la jeta en prison, elle n'en sortit que par la chute de Robespierre, et veuve depuis quatre jours, car le couteau égalitaire venait de faire tomber la tête de son mari, devenu général au service de la Révolution (*voir* 23 juillet 1794). Moins de deux ans après elle épousait un autre général, sans se douter qu'elle avait un instant hésité à devenir la femme du futur Empereur des Français.

Elle avait alors 31 ans, quoiqu'elle n'en avouât que 28 dans son acte de mariage, comment avait-elle vécu depuis sa séparation? Pour la période qui précède la Révolution nous ne connaissons aucun document qui nous permette de le dire, mais il n'en est pas de même pour la période qui suit; elle s'était lancée dans le tourbillon de fêtes et de plaisirs qui succéda à la Terreur, et y tenait la place qu'y pouvait tenir alors une jolie femme peu fortunée, avide de distractions, et amie de Mme Tallien, la récente publication des Mémoires de Barras n'a fait qu'ajouter le cynisme du personnage à la révélation de faiblesses auxquelles il n'y avait déjà aucun doute que Joséphine se fut laissée entraîner, à une époque où la moralité publique était tombée si bas, qu'une femme frivole et coquette ne pouvait guère la traverser sans subir les atteintes de l'universelle corruption. Fut-elle ensuite irréprochable épouse du Premier Consul et de l'Empereur, on le dit; mais on ne se dépouille pas comme on veut de son passé, et il est certain que pendant l'Expédition d'Egypte (1798-1799) plus d'un rapport peut-être calomnieux alla éveiller de violentes colères de son mari.

Quoiqu'il en soit, le souvenir dominant qui reste d'elle est celui de sa grâce, de sa parfaite bonté, et de ses malheurs, car elle ne fut pas heureuse, et l'éblouissement de la grandeur ne fut souvent qu'un voile jeté sur de secrètes plaies. Elle fut toujours en effet dévorée d'inquiétudes et de jalousie. Elle est peut-être la seule qui ait inspiré de la passion à son mari, mais bien d'autres lui inspiraient des caprices, et elle en souffrait cruellement. D'un autre côté, son élévation même était la source de cuisantes inquiétudes, son second mariage était demeuré stérile, grand grief pour un fondateur de dynastie, et qu'entretenait la famille Bonaparte intéressée à voir sa fortune se consolider par la survenance d'un héritier.

Le résultat fut le divorce, auquel il lui fallut paraître donner un consentement volontaire, contre lequel tout son être protestait: elle dut céder la place à une autre et aller ensevelir sa douleur à la Malmaison, traitée encore en Impératrice et y recevant les visites de son ancien époux, mais y nourrissant le regret de son bonheur et de sa grandeur perdus.

On a souvent remarqué qu'elle semblait avoir été le bon génie de Bonaparte, car à partir de son mariage avec elle tout lui réussit, et à partir de son divorce tout va au contraire de mal en pis, revers en Espagne, guerre de Russie, campagne de 1813, désastre de Leipzig, invasion, tout se presse en quatre ans pour aboutir à l'abdication. Elle n'y survivra que quelques semaines: elle était à la Malmaison où le Czar Alexandre allait souvent la visiter, et elle songeait à demander au Roi le titre de connétable pour son fils Eugène, lorsqu'un soir elle se sentit saisie par le froid en se promenant sous les arbres avec le Czar, n'osa pas demander à rentrer, fut prise d'un mal de gorge gangréneux, et mourut presque subitement, le 29 mai 1814, à l'âge de 51 ans. C'est dans l'église de Rueil qu'elle est enterrée.

FEUILLETON.

No 1 Commencé le 12 juillet 1896.

LES FIANÇAILLES TRAGIQUES.

PAR ERNEST DAUDET.

PREMIÈRE PARTIE

LES FIANCÉS.

I

Les touristes que leurs excursions dans le Midi de la France ont conduits au Pont-du-Gard connaissent tous le château d'Alloncourt, cette demeure seigneuriale, antique berceau et résidence habituelle d'une des plus illustres familles du Languedoc.

Ils en ont admiré la façade monumentale, les tours séculaires et la vaste terrasse couronnant un coteau boisé, d'où le regard embrasse jusqu'au bourg de Remoulins l'étroite vallée au fond de laquelle, entre deux collines que réunissent les arches aériennes du vieil aqueduc romain, roule le Gardon.

Un matin du mois de juin 1870, vers dix heures, la marquise Geneviève d'Alloncourt se tenait accoudée au parapet de cette terrasse et laissait errer ses regards sur le paysage qui se déroulait à ses pieds, rayonnant dans la lumière.

Sous le chapeau de paille à larges ailes, posé sur ses cheveux blonds, et dans l'élégante robe blanche en cachemire qui dessinait sa taille svelte, elle était délicieusement jolie.

Toute sa personne respirait la dignité un peu hautaine d'une femme qui joint aux avantages d'un nom historique l'attrait d'une beauté radieuse et à qui trop souvent les hommages d'autrui et son miroir ont dit qu'elle était belle pour qu'elle puisse l'ignorer.

Fleur délicate des pays du Nord, transplantée dans le Midi, elle était née à Berlin où le commandant marquis d'Alloncourt, attaché militaire à l'ambassade de France en Prusse, l'avait connue, aimée et conquise en se faisant aimer à son tour.

Mariée depuis cinq ans à ce brillant gentilhomme, qui pour se consacrer entièrement à elle avait, en l'épousant, quitté le service, devenue Française par son mariage, elle habitait maintenant sa nouvelle patrie, l'hiver à Paris ou à Cannes, l'été au château d'Alloncourt, quand elle n'était pas sur quelque plage à la mode ou dans les Pyrénées.

Au moment où nous la surprenons dans l'intimité de sa vie de châtelaine, elle résidait au château depuis huit jours.

Elle se proposait d'y passer la belle saison et d'y recevoir quelques Parisiens de son monde qui s'étaient annoncés à une date prochaine.

Au bout de peu d'instants consacrés à contempler le paysage, elle parut tirée de sa rêverie et levant les yeux vers le château elle cria:

—Toinette!

A une croisée du premier étage, apparut la figure brune d'une femme de chambre.

—Madame la marquise m'appelle?

—Décidément, je me baignerai avant de déjeuner, reprit la marquise, d'une pure voix de cristal dont son léger accent tudesque avivait le charme plus qu'il ne la déparait; vous m'apporterez mon costume. Si M. le marquis rentre de sa promenade avant mon retour, on lui dira que je le prie de me rejoindre à la cabine.

Ses ordres donnés, elle ouvrit son ombrelle et par les avenues de châtaigniers qui sillonnent le coteau dont le parc d'Alloncourt couvre les pentes, elle descendit sans se hâter vers la rivière.

Court était le trajet qu'elle avait à parcourir pour y arriver; elle l'eut bientôt franchi et déboucha sur les rives sablonneuses du Gardon.

Accroupies au bord de l'eau, des paysannes n'ayant sur leurs chemises montantes à manches courtes d'autre vêtement qu'un jupon, mais toutes, même les vieilles, coquettement coiffées à l'arlésienne, lavaient leur linge qu'elles allaient ensuite étendre au soleil.

Dans l'air sonore et léger montaient la rumeur de leurs voix confondues en cris tumultueux et le bruit